

## Chapitre III

### Malcolm-Castle

Le château de Malcolm, l'un des plus poétiques des Highlands, est situé auprès du village de Luss, dont il domine le joli vallon.

Les eaux limpides du lac Lomond baignent le granit de ses murailles.

Depuis un temps immémorial il appartenait à la famille Glenarvan, qui conserva dans le pays de Rob-Roy et de Fergus Mac Gregor les usages hospitaliers des vieux héros de Walter Scott. À l'époque où s'accomplit la révolution sociale en Écosse, grand nombre de vassaux furent chassés, qui ne pouvaient payer de gros fermages aux anciens chefs de clans.

Les uns moururent de faim; ceux-ci se firent pêcheurs; d'autres émigrèrent. C'était un désespoir général. Seuls entre tous, les Glenarvan crurent que la fidélité liait les grands comme les petits, et ils demeurèrent fidèles à leurs tenanciers. Pas un ne quitta le toit qui l'avait vu naître; nul n'abandonna la terre où reposaient ses ancêtres; tous restèrent au clan de leurs anciens seigneurs. Aussi, à cette époque même, dans ce siècle de désaffection et de désunion, la famille Glenarvan ne comptait que des Écossais au château de Malcolm comme à bord du Duncan; tous descendaient des vassaux de Mac Gregor, de Mac Farlane, de Mac Nabbs, de Mac Naughtons, c'est-à-dire qu'ils étaient enfants des comtés de Stirling et de Dumbarton: braves gens, dévoués corps et

âme à leur maître, et dont quelques-uns parlaient encore le gaélique de la vieille Calédonie.

Lord Glenarvan possédait une fortune immense; il l'employait à faire beaucoup de bien; sa bonté l'emportait encore sur sa générosité, car l'une était infinie, si l'autre avait forcément des bornes. Le seigneur de Luss, «le laird» de Malcolm, représentait son comté à la chambre des lords. Mais, avec ses idées jacobites, peu soucieux de plaire à la maison de Hanovre, il était assez mal vu des hommes d'état d'Angleterre, et surtout par ce motif qu'il s'en tenait aux traditions de ses aïeux et résistait énergiquement aux empiétements politiques de «ceux du sud.»

Ce n'était pourtant pas un homme arriéré que lord Edward Glenarvan, ni de petit esprit, ni de mince intelligence; mais, tout en tenant les portes de son comté largement ouvertes au progrès, il restait écossais dans l'âme, et c'était pour la gloire de l'Écosse qu'il allait lutter avec ses yachts de course dans les «matches» du royal-thames-yacht-club.

Edward Glenarvan avait trente-deux ans; sa taille était grande, ses traits un peu sévères, son regard d'une douceur infinie, sa personne toute empreinte de la poésie highlandaise. On le savait brave à l'excès, entreprenant, chevaleresque, un Fergus du XIXe siècle, mais bon par-dessus toute chose, meilleur que saint Martin lui-même, car il eût donné son manteau tout entier aux pauvres

gens des hautes terres.

Lord Glenarvan était marié depuis trois mois à peine; il avait épousé miss Helena Tuffnel, la fille du grand voyageur William Tuffnel, l'une des nombreuses victimes de la science géographique et de la passion des découvertes.

Miss Helena n'appartenait pas à une famille noble, mais elle était écossaise, ce qui valait toutes les noblesses aux yeux de lord Glenarvan; de cette jeune personne charmante, courageuse, dévouée, le seigneur de Luss avait fait la compagne de sa vie. Un jour, il la rencontra vivant seule, orpheline, à peu près sans fortune, dans la maison de son père, à Kilpatrick.

Il comprit que la pauvre fille ferait une vaillante femme; il l'épousa. Miss Helena avait vingt-deux ans; c'était une jeune personne blonde, aux yeux bleus comme l'eau des lacs écossais par un beau matin du printemps. Son amour pour son mari l'emportait encore sur sa reconnaissance. Elle l'aimait comme si elle eût été la riche héritière, et lui l'orphelin abandonné. Quant à ses fermiers et à ses serviteurs, ils étaient prêts à donner leur vie pour celle qu'ils nommaient: notre bonne dame de Luss.

Lord Glenarvan et lady Helena vivaient heureux à Malcolm-Castle, au milieu de cette nature superbe et sauvage des Highlands, se promenant sous les sombres allées de marronniers et de sycomores, aux bords du lac où retentissaient encore les pibrochs du vieux

temps, au fond de ces gorges incultes dans lesquelles l'histoire de l'écosse est écrite en ruines séculaires. Un jour ils s'égarèrent dans les bois de bouleaux ou de mélèzes, au milieu des vastes champs de bruyères jaunies; un autre jour, ils gravissaient les sommets abrupts du Ben Lomond, ou couraient à cheval à travers les glens abandonnés, étudiant, comprenant, admirant cette poétique contrée encore nommée «le pays de Rob-Roy», et tous ces sites célèbres, si vaillamment chantés par Walter Scott. Le soir, à la nuit tombante, quand «la lanterne de Mac Farlane» s'allumait à l'horizon, ils allaient errer le long des bartazennes, vieille galerie circulaire qui faisait un collier de créneaux au château de Malcolm, et là, pensifs, oubliés et comme seuls au monde, assis sur quelque pierre détachée, au milieu du silence de la nature, sous les pâles rayons de la lune, tandis que la nuit se faisait peu à peu au sommet des montagnes assombries, ils demeuraient ensevelis dans cette limpide extase et ce ravissement intime dont les coeurs aimants ont seuls le secret sur la terre.

Ainsi se passèrent les premiers mois de leur mariage. Mais lord Glenarvan n'oubliait pas que sa femme était fille d'un grand voyageur! Il se dit que lady Helena devait avoir dans le coeur toutes les aspirations de son père, et il ne se trompait pas. Le Duncan fut construit; il était destiné à transporter lord et lady Glenarvan vers les plus beaux pays du monde, sur les flots de la Méditerranée, et jusqu'aux îles de l'archipel. Que l'on juge de la joie de lady Helena quand son mari mit le Duncan à ses ordres! En effet, est-il un plus grand bonheur que de promener son

amour vers ces contrées charmantes de la Grèce, et de voir se lever la lune de miel sur les rivages enchantés de l'orient?

Cependant lord Glenarvan était parti pour Londres.

Il s'agissait du salut de malheureux naufragés; aussi, de cette absence momentanée, lady Helena se montra-t-elle plus impatiente que triste; le lendemain, une dépêche de son mari lui fit espérer un prompt retour; le soir, une lettre demanda une prolongation; les propositions de lord Glenarvan éprouvaient quelques difficultés; le surlendemain, nouvelle lettre, dans laquelle lord Glenarvan ne cachait pas son mécontentement à l'égard de l'amirauté.

Ce jour-là, lady Helena commença à être inquiète.

Le soir, elle se trouvait seule dans sa chambre, quand l'intendant du château, Mr Halbert, vint lui demander si elle voulait recevoir une jeune fille et un jeune garçon qui désiraient parler à lord Glenarvan.

«Des gens du pays? dit lady Helena.

-- Non, madame, répondit l'intendant, car je ne les connais pas.

Ils viennent d'arriver par le chemin de fer de Balloch, et de Balloch à Luss, ils ont fait la route à pied.

-- Priez-les de monter, Halbert,» dit lady Glenarvan.

L'intendant sortit. Quelques instants après, la jeune fille et le jeune garçon furent introduits dans la chambre de lady Helena. C'étaient une soeur et un frère. À leur ressemblance on ne pouvait en douter.

La soeur avait seize ans. Sa jolie figure un peu fatiguée, ses yeux qui avaient dû pleurer souvent, sa physionomie résignée, mais courageuse, sa mise pauvre, mais propre, prévenaient en sa faveur. Elle tenait par la main un garçon de douze ans à l'air décidé, et qui semblait prendre sa soeur sous sa protection. Vraiment! Quiconque eût manqué à la jeune fille aurait eu affaire à ce petit bonhomme! La soeur demeura un peu interdite en se trouvant devant lady Helena. Celle-ci se hâta de prendre la parole.

«Vous désirez me parler? dit-elle en encourageant la jeune fille du regard.

-- Non, répondit le jeune garçon d'un ton déterminé, pas à vous, mais à lord Glenarvan lui-même.

-- Excusez-le, madame, dit alors la soeur en regardant son frère.

-- Lord Glenarvan n'est pas au château, reprit lady Helena; mais je suis sa femme, et si je puis le remplacer auprès de vous...

-- Vous êtes lady Glenarvan? dit la jeune fille.

-- Oui, miss.

-- La femme de lord Glenarvan de Malcolm-Castle, qui a publié dans le Times une note relative au naufrage du Britannia?

-- Oui! oui! répondit lady Helena avec empressement, et vous?...

-- Je suis miss Grant, madame, et voici mon frère.

-- Miss Grant! Miss Grant! s'écria lady Helena en attirant la jeune fille près d'elle, en lui prenant les mains, en baisant les bonnes joues du petit bonhomme.

-- Madame, reprit la jeune fille, que savez-vous du naufrage de mon père? Est-il vivant? Le reverrons-nous jamais? Parlez, je vous en supplie!

-- Ma chère enfant, dit lady Helena, Dieu me garde de vous répondre légèrement dans une semblable circonstance; je ne voudrais pas vous donner une espérance illusoire...

-- Parlez, madame, parlez! Je suis forte contre la douleur, et je puis tout entendre.

-- Ma chère enfant, répondit lady Helena, l'espoir est bien

faible; mais, avec l'aide de Dieu qui peut tout, il est possible que vous revoyiez un jour votre père.

-- Mon Dieu! Mon Dieu!» s'écria miss Grant, qui ne put contenir ses larmes, tandis que Robert couvrait de baisers les mains de lady Glenarvan.

Lorsque le premier accès de cette joie douloureuse fut passé, la jeune fille se laissa aller à faire des questions sans nombre; lady Helena lui raconta l'histoire du document, comment le Britannia s'était perdu sur les côtes de la Patagonie; de quelle manière, après le naufrage, le capitaine et deux matelots, seuls survivants, devaient avoir gagné le continent; enfin, comment ils imploraient le secours du monde entier dans ce document écrit en trois langues et abandonné aux caprices de l'océan.

Pendant ce récit, Robert Grant dévorait des yeux lady Helena; sa vie était suspendue à ses lèvres; son imagination d'enfant lui retraçait les scènes terribles dont son père avait dû être la victime; il le voyait sur le pont du Britannia; il le suivait au sein des flots; il s'accrochait avec lui aux rochers de la côte; il se traînait haletant sur le sable et hors de la portée des vagues. Plusieurs fois, pendant cette histoire, des paroles s'échappèrent de sa bouche.

«Oh! papa! Mon pauvre papa!» s'écria-t-il en se pressant contre sa soeur.



Quant à miss Grant, elle écoutait, joignant les mains, et ne prononça pas une seule parole, jusqu'au moment où, le récit terminé, elle dit:

«Oh! madame! Le document! Le document!

-- Je ne l'ai plus, ma chère enfant, répondit lady Helena.

-- Vous ne l'avez plus?

-- Non; dans l'intérêt même de votre père, il a dû être porté à Londres par lord Glenarvan; mais je vous ai dit tout ce qu'il contenait mot pour mot, et comment nous sommes parvenus à en retrouver le sens exact; parmi ces lambeaux de phrases presque effacés, les flots ont respecté quelques chiffres; malheureusement, la longitude...

-- On s'en passera! s'écria le jeune garçon.

-- Oui, Monsieur Robert, répondit Helena en souriant à le voir si déterminé. Ainsi, vous le voyez, miss Grant, les moindres détails de ce document vous sont connus comme à moi.

-- Oui, madame, répondit la jeune fille, mais j'aurais voulu voir l'écriture de mon père.

-- Eh bien, demain, demain peut-être, lord Glenarvan sera de retour. Mon mari, muni de ce document incontestable, a voulu le soumettre aux commissaires de l'amirauté, afin de provoquer l'envoi immédiat d'un navire à la recherche du capitaine Grant.

-- Est-il possible, madame! s'écria la jeune fille; vous avez fait cela pour nous?

-- Oui, ma chère miss, et j'attends lord Glenarvan d'un instant à l'autre.

-- Madame, dit la jeune fille avec un profond accent de reconnaissance et une religieuse ardeur, lord Glenarvan et vous, soyez bénis du ciel!

-- Chère enfant, répondit lady Helena, nous ne méritons aucun remerciement; toute autre personne à notre place eût fait ce que nous avons fait. Puissent se réaliser les espérances que je vous ai laissé concevoir! Jusqu'au retour de lord Glenarvan, vous demeurez au château...

-- Madame, répondit la jeune fille, je ne voudrais pas abuser de la sympathie que vous témoignez à des étrangers.

-- Étrangers! Chère enfant; ni votre frère ni vous, vous n'êtes des étrangers dans cette maison, et je veux qu'à son arrivée lord Glenarvan apprenne aux enfants du capitaine Grant ce que l'on va

tenter pour sauver leur père.»

Il n'y avait pas à refuser une offre faite avec tant de coeur. Il fut donc convenu que miss Grant et son frère attendraient à Malcolm-Castle le retour de lord Glenarvan.